**Journées de réflexion et de pratique en didactique de la philosophie**

**2, 3 et 4 mai 2018**

***« Autour de Nicole Grataloup :***

***la philosophie comme activité »***

A l’heure où la Belgique vient de se doter – pour la première fois de son histoire - d’un cours de Philosophie dans l’enseignement officiel, nous sommes toutes et tous – professeurs, didacticiens, chercheurs, étudiants – plus que jamais en quête d’éclairages, de réflexions, de partage d’expériences sur l’enseignement de la philosophie.

C’est donc avec un immense plaisir que nous vous accueillons aujourd’hui, Nicole Grataloup. L’ensemble de votre travail est pour nous une véritable mine d’or, dont nous voudrions partager les pépites avec les personnes présentes aujourd’hui.

Deux mots sur votre parcours : vous avez été professeur de philosophie au lycée - vous avez d’ailleurs écrit un manuel de philosophie pour la Terminale technologique - et vous êtes aussi responsable du secteur Philosophie du GFEN depuis … Vous êtes l’auteure de nombreux articles sur l’enseignement de la philosophie et sa didactique. Vous avez également co-dirigé l’ouvrage collectif « Philosopher : tous capables », que je recommande vivement.

Avant d’entrer dans l’échange avec les étudiants et les intervenants autour de cette table, je voudrais présenter rapidement quelques lignes de force de votre réflexion.

Tout d’abord, un principe, un parti pris dites-vous, que vous partagez avec l’ensemble du GFEN : **le pari du « tous capables »** (tous philosophes !). Loin d’être un postulat naïf, ce pari est au contraire une pleine exigence pour les enseignants, puisque cela signifie prendre au sérieux les difficultés rencontrées par nos élèves – *tous* nos élèves, sans en exclure aucun – pour mettre en oeuvre des pratiques pédagogiques adaptées, efficaces et pleines de sens. La sensibilité particulière que vous manifestez vis-à-vis des publics en délicatesse avec le système scolaire et avec la philosophie (« nous, on est pas des intellos ») fait écho aux préoccupations de nombreux enseignants que j’ai rencontrés en formation continue cette année. Vous leur donnez un certain nombre de pistes pratiques, tout en restituant à leur travail – parfois trop peu considéré – sa vraie valeur.

Ce travail très exigent de démocratisation de la philosophie vous amène, avec le GFEN, à remettre en question une série d’antinomies classiques, et c’est en cela aussi que vous nous êtes précieuse.

1/ Vous déplacez le débat habituel entre **centrage sur le savoir** (méthodes classiques, parfois nommée pédagogie transmissive) et **centrage sur l’élève** (méthodes plus récentes, axées sur les compétences et les situations problèmes) en mettant l’accent sur le *rapport* de l’élève au savoir. Ce qui vous importe avant tout, c’est la **construction** et l**’appropriation du savoir par les élèves,** c’est-à-dire en philosophie l’apprentissage du questionnement et de la conceptualisation philosophiques, de la lecture et de l’écriture philosophiques.

Contre la pédagogie de l’imitation, vous nous proposez donc de développer **l’activité philosophique** des élèves. Il s’agit de construire des SA telles que ce soit *de l’intérieur même de l’activité*, face aux obstacles sur lesquels bute la pensée, que naisse le besoin, pour l’élève, de comprendre mieux, de réfléchir avec les autres, de mobiliser les outils philosophiques mis à sa disposition. **Auto-socio-constructivisme**, donc, qui ne renie en rien la transmission : « le savoir ne se transmet véritablement que s’il est re-construit par l’élève dans une démarche non solitaire, mais collective, avec ses pairs et l’enseignant » (p. 363).

2/ Pour le prof de philosophie, pas d’opposition entre **compétences didactiques** et **maîtrise de la matière**: l’inventivité pédagogique s’appuie toujours sur un contenu, elle n’est jamais pure technique, gadgets. Davantage : les procédés didactiques sont *dictés* par le contenu. L’enseignant qui crée des SA fait toujours un véritable travail philosophique : s’il veut pouvoir transmettre tel geste philosophique, il doit pouvoir l’identifier clairement et déceler en lui, de façon quasi immanente, les moyens d’appropriation. Le prof est donc toujours à la fois philosophe, didacticien, et chercheur. Ce qui implique, au passage, une conception de l’auto-formation en collectif professionnel, indépendamment de toute tutelle institutionnelle.

3/ La diversité des pratiques auxquelles cette inventivité donne lieu dépasse elle aussi les clivages habituels : pas de privilège aux **méthodes nouvelles** par rapport aux **méthodes classiques**. L’exposé magistral, par exemple, garde toute sa place dans le pannel des outils possibles : toute est une question d’opportunité. Il s’agit de savoir *quand* et *comment* utiliser telle ou telle méthode. Et d’éviter de s’enfermer dans aucune d’entre elles, sous peine qu’elles deviennent des routines qui favorisent toujours les mêmes élèves et finissent par ennuyer tout le monde, prof compris.

Enfin, il me semble qu’une des grandes forces de votre travail est d’avoir particulièrement insisté sur **les liens entre la langue et la pensée**, comme dans le très bel article « Travail de la langue, travail de la pensée ». On ne fait de la philosophie – on n’apprend la philosophie que *dans* la langue. Vous développez cette idée avec beaucoup d’acuité : vous en faites une sorte de **matérialisme de la langue**, au sens où la langue apparaît comme l’élément primordial, sensible, qui se donne à nous pour penser. Par exemple, quand on lit un philosophe, dites-vous, on s’imprègne de ses mots, de ses tournures de phrase, de son style, autant que de ses idées. Et lorsqu’on écrit soi-même, ce n’est pas pour traduire des idées préexistantes dans un langage qui serait là à disposition, mais pour travailler cette matière, les mots - comme on travaille la terre ou la glaise – et ainsi *faire advenir* les idées. Ce rapport à la fois sensé et sensuel à la langue, tient aussi du **jeu**, au triple sens de pratique ludique, d’écart qui permet de faire bouger le sens, et de singularité à faire advenir (« je »).

Hors comme ce rapport à la langue n’a rien d’évident pour nos élèves, en particulier pour ceux qui viennent de classes populaires, pour qui il est difficile d’envisager le langage autrement que comme un simple outil de communication transparent à lui-même, il faut là aussi faire preuve d’inventivité pédagogique pour leur permettre de ***prendre la langue comme objet***, sans pour autant qu’ils aient l’impression de devenir des pédants qui se plient aux codes de l’école en trahissant leurs milieux d’origine. D’où l’importance que ce jeu sur les mots, qui décale leur point de vue, débouche sur un véritable **gain de sens et d’intelligibilité** du monde, pour que ce ne soit pas un simple « jeu de dupe » ou l’élève singe servilement le mode d’être du prof pour le contenter.

Gain d’intelligibilité qui est tout en même temps surplus de force dans la pratique : car la philosophie telle que vous l’entendez ne nous laisse pas intacts. Elle nous transforme, elle est une véritable **ascèse**, un exercice qui a des conséquences sur notre vie et sur notre compréhension de nous-mêmes. Elle est un « processus de subjectivation ».

Fidèles à cette conception de la philosophie, j’aimerais que nous puissions *prendre vos textes au sérieux*, comme de vraies propositions à tester dans nos vies d’enseignants, à **éprouver**, pour voir dans quelle mesure elles nous transforment. On devrait toujours lire les auteurs ainsi…

Mais pour ce qui est du présent immédiat, je propose de laisser place à l’échange.

Nous avons en effet consacré plusieurs séances du cours de DS à discuter de vos articles, à formuler les questions qui nous venaient, à tenter en groupe de les clarifier, de les affiner. Nous vous les avons envoyées samedi dernier. Vous nous avez dit préférer un échange le plus spontané possible. Ces questions serviront donc d’amorce à un dialogue avec l’ensemble des personnes présentes ici.

Un premier volet abordera votre conception de la **philosophie comme activité**(comment vous concevez l’exercice du philosopher, quelles places y occupent l’histoire de la philosophie, le vécu singulier, les représentations des élèves, la citoyenneté, et s’il existe des conditions sine qua non pour que cette pratique puisse avoir lieu). Un second volet traitera des **rapports entre langue et pensée**. Et enfin, un dernier volet abordera la question de **l’évaluation** au cours de philosophie.

Un grand **merci** aux intervenants : les étudiants : Katty Tasset, Floriane Pluymaekers, Jérôme Flas, Kemel Fahem ; les moniteurs pédagogiques : Josepha Calcerano et Olivier Darmont ; Pablo Luca, enseignant et doctorant et Catherine Buhbinder, enseignante et auteure *d’Enseigner la philosophie et la citoyenneté* *à partir d’ateliers créatifs* paru cet automne.

Et bien évidemment un tout grand merci à notre invitée de choix : Nicole Grataloup.